

Le tyran peu délicat

**Par Théophile Marion du Mersan ou (Dumersan)
(1790-1849)**

AVANT PROPOS

Il faut, pour mener à bien la préparation d'une pièce de quelque importance, avec des acteurs enfants, il faut non seulement beaucoup de patience, mais encore un grand amour de la poésie et une parfaite connaissance du théâtre et de ses lois. Il faut aussi, cela va sans dire, aimer les enfants, mais les aimer sans faiblesse. »

Georges DUHAMEL

Les enfants sont des comédiens nés. Naturels et crédibles avec très peu d'outils. Il suffit de les observer dans leurs jeux. À la vitesse de l'imaginaire, ils plongent dans des univers de fictions qui non rien à envier aux mondes virtuels de l'informatique. Ils créent spontanément des personnages, des dialogues, des situations, des décors avec rien, sans contraintes, sans limites cartésiennes. Ils sont tour à tour acteurs à multiples facettes et metteurs en scène. Seuls ou en groupe, les jeunes enfants sont capables, d'instinct —et c'est une des règles d'or du théâtre !— de *s'identifier à leurs personnages*. Ils les font vivre sans tabous, sans crainte du ridicule, sans retenue.

Au fil des ans, ça se gâte un peu et ils s'éloignent de Peter Pan et Alice.

Sauf quelques-uns...

Il serait regrettable de ne pas profiter de ces capacités merveilleuses pour les initier à cet art formidable du théâtre —apprentissage de la vie— et les entraîner dans une aventure, une œuvre collective : la création d'une pièce.

C'est magique !

Chancereel en a défini les objectifs principaux :

- Débarrasser de la timidité
- Rabaisser les prétentions injustifiées
- Combattre l'individualisme
- Éprouver la patience
- Libérer l'imagination
- Forcer la nonchalance

Auxquels, en pédagogues avertis nous pouvons ajouter les avantages suivants :

- Assurer une aisance orale
- Enrichir le vocabulaire et les connaissances
- Motiver et faciliter la scolarité par l'initiative
- Progresser vers un but collectif

- Épanouir, affirmer, consolider la personnalité
- Respecter, les autres, les lieux et une échéance
- Assumer coûte que coûte ses responsabilités.

Ces objectifs pourraient, à première vue, paraître ambitieux. Pourtant, par la volonté, l'enthousiasme et la rigueur, ils sont faciles à atteindre.

« **Les théâtronautes** » proposent des outils qui facilitent la réalisation :

- Des textes de qualité littéraire éprouvés
- Un soutien pédagogique à la mise en chantier du projet avec le « pilote pédago »
- Un dialogue avec l'auteur (voir une rencontre)
- La possibilité de poser des questions à des spécialistes du théâtre jeunesse
- Solliciter l'aide ponctuel d'un metteur en scène du théâtre jeunesse

Il n'y a pas à hésiter, **le cadre scolaire doit être le creuset de cet atelier d'alchimie**. Les enfants, les jeunes et moins jeunes qui ont goûté à cette expérience en sortent **métamorphosés**.

Après quarante-sept ans d'expérience, personnellement, je ne vois toujours pas les désavantages et trouve toujours autant de bonheur à monter des spectacles. Bien sûr, il faut braver des tempêtes, (surtout en maternelle) mais « à vaincre sans péril... » et le jeu en vaut vraiment, vraiment la chandelle !... et tous les feux de la rampe.

Alors, frappons les trois coups...

Gérard HUBERT-RICHOU

Président des theatronautes.com

CODE DE LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE

Article L121 et suivants dont art 122-4 :

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droits ou ayant cause est **illicite**. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou procédé quelconque.

**TOUT SPECTACLE DOIT FAIRE L'OBJET D'UNE DÉCLARATION AUPRÈS DE LA
SACD (SACD.fr ou 11bis rue Ballu ; 75442 Paris cedex 09)**

**LE
TYRAN PEU DÉLICAT,**

Ou

**L'ENFANT DE CINQ ANS MUET
ET COURAGEUX,**

MÉLODRAME BURLESQUE

EN TROIS ACTES, EN PROSE ET À GRAND SPECTACLE,

Orné de Décors et Costumes analogues, Ballets, Combats,
Siège, etc. etc.

Par M DU MERSAN ;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre
Des Variétés, le 15 février 1817.

SECONDE ÉDITION, CORRIGÉE.

PARIS,
CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS ROYAL,
Derrière le Théâtre Français, n° 51.

De l'imprimerie de Hocquet, rue du Faubourg Montmartre, n°4.

1817.

** L'orthographe et la syntaxe, ainsi que les expressions de l'édition originale ont été scrupuleusement respectées.*

** Cependant, à la suite de ce texte (mélodrame burlesque), on pourra trouver **une version un peu modernisée qui peut se jouer, avec un certain humour décalé, au second degré.***

PERSONNAGES

POIGNARDINI, châtelain d'une contrée d'Italie

BARBARO, son confident

AMOROSO, troubadour

POLTRONINO, son valet niais

PÉTRO, vieillard aveugle

ROSA, sa fille

BENINI, enfant de Rosa

BRIGANDOS, voleur

FAQUINI, voleur poltron

Un paysan niais, dansant

Deux villageoises dansantes

Villageois et villageoises.

Un garde parlant

Gardes du Tyran.

Troupe de voleurs.

acteurs.

M. Brunet.

M. Lefevre.

M. Cazot.

M. Vernet.

M. Odry.

Mlle Cuisot.

Mlle Laurence.

M. Fleury.

M. Legrand.

M. Becquet.

Mlle Louisa.

Mlle Eugénie.

M. Georges.

La scène est dans la châtellenie du seigneur Poignardini.
LE TYRAN PEU DÉLICAT,
Ou
L'ENFANT DE CINQ ANS MUET ET COURAGEUX,
Mélodrame Burlesque

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une campagne ; à droite de l'acteur, une cabane, à gauche, un banc de gazon.

SCÈNE PREMIÈRE¹
Rosa, Bénini, Pétro

(Au lever de la toile Rosa, assise à la porte de sa cabane, tricote un bas. Bénini cueille des fleurs ça et là. Le vieux Pétro dort sur un banc. Musique villageoise.²)

ROSA : Tableau ravissant ! L'innocence cueille des coquelicos³, la vertu dort, et moi, je tricote !

(Air : Je cueille des fleurs.)

(L'enfant fait une couronne et la pose sur le front du vieillard qui se réveille.)

PÉTRO *(se réveillant)* : Qui est-ce qui chatouille mon front paternel ?

ROSA *(se levant)* : Mon père, c'est votre petit Bénini que vous ne pouvez pas voir, attendu l'inconvénient que vous avez d'être aveugle, et qui vous dirait de bien jolies choses, s'il n'avait pas le malheur d'être muet.

PÉTRO *(s'approche d'elle, son bâton à la main)* : Pauvre enfant ! il est privé de la faculté de communiquer ses pensées... s'il en a ! Heureusement qu'il a la ressource des gestes ; et qu'il pourra jouer la pantomime.

ROSA : Que dites-vous, mon père ? Le fils du noble troubadour Amoroso, exercerait une profession mécanique...

PÉTRO : Si son père ne le reconnaît pas.

ROSA : Il le reconnaîtra, quoiqu'il ne l'ait jamais vu

¹ Les acteurs seront en tête de chaque scène, comme ils doivent être placés au théâtre. Le premier nommé à la gauche du spectateur.

² Tous les endroits où la musique est nécessaire seront marqués par un M.

³ L'orthographe, les tournures de phrases originales ont été respectées.

PÉTRO : Ah ! ma fille, lorsqu'il te rencontra dans nos montagnes, il y a cinq ans et neuf mois, occupée à garder tes moutons, tu aurais bien dû te garder toi-même...

ROSA : Il me jura un amour éternel.

PÉTRO : Et il partit en poste !

ROSA : Il m'a laissé un gage de ses sermens

PÉTRO : Oui, ce petit mioche ; malin comme un singe, entêté comme une mule.

ROSA : Come il ressemble à son père !

PÉTRO : Mais il commence à courir de tous côtés, et si l'on devine sa naissance, voilà ta réputation perdue.

ROSA : Je dirai que c'est un petit orphelin que j'ai pris en sevrage.

PÉTRO : Et ne crains-tu pas que le seigneur Poignardini, le vil tyran de ces contrées qui habite le château fort et qui opprime le faible ! ... Tu sais qu'il daigne t'honorer de son barbare amour, s'il découvre que tu n'es pas ce qu'il croit, crains...

ROSA : Le seigneur Poignardini est un châtelain comme un autre. À ça près de quelques crimes indispensables, dans son état de tyran, on n'a pas grand chose à lui reprocher.

PÉTRO : Chaque jour, il signale son despotisme par les plus barbares lois. N'a-t-il pas défendu que l'on ôsat se permettre de rire ou de chanter dans toute l'étendue de ses possessions ?

ROSA : On n'en a plus envie depuis qu'il en est le souverain.

PÉTRO : Tais-toi, voilà un de ses agents qui rôde par ici.

ROSA : Comment pouvez-vous le voir puisque vous êtes aveugle ?

PÉTRO : La nature, toujours juste, en nous privant d'un sens, nous récompensa par la supériorité de l'autre ; je vous flaire de cent pas un honnête homme ou un coquin. Je sens que celui qui s'approche est un scélérat.

ROSA : Il n'en a pas l'air...

PÉTRO : Fais vite rentrer le petit.

(Rosa fait rentrer l'enfant) M.

SCÈNE II

Rosa, Pétro, Barbaro

BARBARO : Bonnes gens, qu'est-ce que c'est que ce petit bonhomme qu'on a l'air de vouloir soustraire à ma vue ?

PÉTRO : Seigneur soldat, c'est un petit garçon qu'on a mis en sevrage chez ma fille.

BARBARO : Tu veux m'en imposer.

PÉTRO : Ah ! pourriez-vous croire qu'un vieillard âgé, qui est sur le bord de sa tombe, voulût souiller ses lèvres d'un mensonge et ternir en un seul instant l'éclat que soixante années de vertus ont imprimé sur ses cheveux blanchis par le temps impitoyable, font la faux...

BARBARO : C'est faux !

PÉTRO : J'en ai donc menti ?

BARBARO : Astucieux vieillard, quoiqu'aveugle je te ferai bien voir...

PÉTRO : Faites-moi ce plaisir-là ; vous me rendrez service. Mais viens, ma fille, rentrons sous notre humble toit de chaume, et souviens-toi qu'en tout état où tu te trouves, les injures des méchants sont la richesse des gens de bien.

BARBARO : Paysan, ton langage...

PÉTRO : C'est celui d'un homme libre, il t'étonne, tu es habitué à celui de la flatterie.

BARBARO : Tu le prends sur un ton bien haut.

PÉTRO : C'est celui qui convient à l'honnête homme ; je suis sûr de ne pas t'entendre le parler.

SCÈNE III

BARBARO : Vertueux radoteur, sentencieux villageois..., cet enfant mystérieux cache un secret qu'il faut que je découvre. Il intéresse peut-être le seigneur Poignardini, mon maître... Ah ! le voilà lui-même... Qu'il a l'air sombre et agité.

SCÈNE IV

Barbaro, Poignardini

(Poignardini s'avance à pas lents, l'air absorbé : il soupire)

(Air des pendus)

BARBARO : Qu'avez-vous, seigneur ?

POIGNARDINI : Qui se permet de m'interroger ? ... Ah ! c'est toi, Barbaro, digne et fidèle ami d'un maître plus malheureux que coupable, quoique...

BARBARO : Quoique quoi ?

POIGNARDINI : Quoique criminel ! Mon étoile m'a conduit par la main, au bord d'un précipice, et de tems en tems elle me met dedans...

BARBARO : Eh bien c'est elle qu'il faut accuser.

POIGNARDINI : Cet infortuné Perichichipinchi, que m'avait-il fait pour que je le privasse de ses biens après l'avoir fait précipiter dans les souterrains de son propre château.

BARBARO : Vous avez donc des remords ?

POIGNARDINI : Si j'en ai... Oui... surtout le matin, avant déjeûner... et la nuit, j'ai du noir dans l'âme ; je crois voir autour de mon lit les ombres des victimes que j'ai immolées à mon ambition.

BARBARO : Illusions ridicules d'un cerveau timoré. C'est un cochemare.

POIGNARDINI : Parlons de choses plus gaies. L'amour est le baume consolateur des âmes, et je t'avouerai que mon cœur est devenu sensible.

BARBARO : Cela ne peut pas nuire. Eh ! quel est l'objet ? ... Sans doute quelque princesse...

POIGNARDINI : Ah ! ouiche, des princesses... mon choix est plus doux, et je me jette dans les bras d'une bergère.

BARBARO : Mais la distance...

POIGNARDINI : Elle demeure dans le voisinage, et quand tu sauras que Rosa...

BARBARO : La fille de l'aveugle ?

POIGNARDINI : Son père ne peut pas voir d'un mauvais œil une pareille union.

BARBARO : Croyez-vous qu'elle vous aime ?

POIGNARDINI : Qu'importe ! l'amour est un sentiment vague et indéterminé qui nous rapproche ou nous éloigne plus ou moins d'un objet aimable ou non, et comme tel, j'ai des droits ou je n'en ai pas ; mais si elle me résiste, qu'elle tremble.

BARBARO : Vous êtes-vous déclaré ?

POIGNARDINI : Pas encore.

BARBARO : Je connais un obstacle.

POIGNARDINI : Je n'en connus jamais. Elle a de la beauté, des vertus...

BARBARO : Et quelque chose de plus.

POIGNARDINI : Quoi donc ?

BARBARO : Un enfant.

POIGNARDINI : Un enfant !

BARBARO : Mâle.

POIGNARDINI : Malheur au téméraire ! Si tu me trompes, le feu, le fer, le poison, une prison perpétuelle, seront le moindre des châtements que tu doives attendre de ma vengeance.

BARBARO : Seigneur, je vous jure, foi de scélérat subalterne...

POIGNARDINI : Tais-toi. Holà, gardes ! M

SCÈNE V

Les mêmes, gardes

UN CHEF : Que désirez-vous, seigneur ?

POIGNARDINI : Écoutez les ordres que je vais vous donner. Publiez à son de trompe, que toutes les femmes, veuves et filles, qui ont des enfants, aient à se présenter aujourd'hui devant moi, et les enfants trouvés... sans père ni mère, jouant dans les rues, de tel âge qu'ils soient, seront arrêtés comme vagabonds, enregistrés, numérotés et envoyés dans un esquif aux îles Canaries.

(Les soldats sortent d'un côté, Poignardini et Barbaro de l'autre) M.

SCÈNE VI

Amoroso, portant une guitare, Poltronino, avec un grand tambourin sur son dos. Ils arrivent de la droite du spectateur

(Air : Ah ! que je sens d'impatience)

POLTRONINO *(passant à la droite de son maître)* : Seigneur Amoroso, que venons-nous faire dans ce canton, dont on dit que le châtelain exerce un pouvoir despotique ? ... On assure que les femmes y sont encore soumises au droit du seigneur, et que les hommes y sont serfs... c'est fièrement biscornu.

AMOROSO : Ah ! mon cher Poltronino, que je revois avec volupté ces lieux, où j'ai connu l'amour et la belle Rosa !

POLTRONINO : Moi, je n'y connais que la peur.

(Il pose son tambourin auprès de la cabane)

AMOROSO : Qu'as-tu à trembler, poltron éternel ?

POLTRONINO : Mon caractère n'est pas d'être brave... on ne se fait pas soi-même. D'ailleurs, si vous aviez entendu tout ce que l'on dit du seigneur Poignardini !

AMOROSO : Laisse-moi donc tranquille avec ton Poignardini, je ne pense qu'à ma Rosa, cette modeste et naïve villageoise, que j'ai eu le bonheur d'aimer, le malheur de séduire ; et qui peut-être a sur les bras un fruit de mon amour clandestin.

POLTRONINO : Quoi ! monsieur, vous n'auriez pas payé les mois de nourrice ?

AMOROSO : Je fus proscrit, exilé, ma tête fut mise à prix par cet affreux Poignardini, qui avait dépouillé mon oncle de ses biens, qui m'avait ravi mon héritage ; il fallut fuir ; mais je reviens chercher celle qui m'est plus chère que la vie, et l'épouser... si je la retrouve.

POLTRONINO : Et si vous ne la retrouvez pas ?

AMOROSO : Alors il sera difficile de réparer ma faute... Un homme sort de cette chaumière, je vais l'interroger.

(Air : Le bon vieillard de Gaillarbois)

SCÈNE VII

Péto, Poltronino, Amoroso

POLTRONINO (*recevant un coup de canne dans les jambes*) : Hé ! bonhomme, prenez donc garde à ce que vous faites ; est-ce que vous ne voyez donc pas devant vous ?

PÉTRO : Non, seigneur, je suis privé de la clarté des cieux.

POLTRONINO : Ah ! vous êtes aveugle !... Et comment cela vous est-il arrivé ?

PÉTRO : En perdant la vue.

AMOROSO : Vieillard, tu m'intéresses. (*Il passe entre les deux acteurs, et offre de l'argent à Péto.*) Tiens.

PÉTRO (*prenant l'argent*) : Apprends, jeune étranger, que je ne demande pas l'aumône ; je suis pauvre de biens, mais riche en vertus. (*Il serre l'argent.*)

POLTRONINO : Il met tout de même l'argent dans sa poche.

PÉTRO : Cependant ce que tu m'as offert ne sera pas perdu.

POLTRONINO : Pardine ! il la bien serré.

PÉTRO : Que viens-tu faire, jeune et malheureux étranger, dans ce pays, dont une loi barbare interdit l'entrée, sous peine de mort, à quiconque à l'audace d'y pénétrer ?

AMOROSO : Que dis-tu, vieillard ?

POLTRONINO : Ah ! mon cher maître, voyez si j'avais raison d'avoir peur ! Où nous sommes-nous fourrés ? ... Sauvons-nous.

PÉTRO : Impossible... Des sentinelles veillent jour et nuit aux frontières de cette châtellerie, et ont ordre d'arrêter tout étranger qui voudrait en sortir.

POLTRONINO : Il vaudrait bien mieux les empêcher d'entrer.

AMOROSO : Je vendrai cher ma vie et ma liberté.

SCÈNE VIII

Rosa, Pétro, Amoroso, Poltronino

ROSA : Mon père, je viens te dire... ciel !

(Elle tombe dans les bras de Pétro.)

POLTRONINO : Vite un verre d'eau. *(Il court à la maison.)*

AMOROSO : Que vois-je ? ... Rosa... quel coup du sort et du hasard... mon épouse !

PÉTRO : Le séducteur de ma fille.

ROSA : Le père de mon enfant.

AMOROSO : Reviens à toi, c'est ton amant, ton époux que le ciel te ramène.

ROSA : Ah ! cruel, que tu m'as fait du mal !

PÉTRO : Jeune homme, viens-tu ici réparer tes erreurs ?

AMOROSO : Je le jure sur l'honneur.

POLTRONINO *(apportant une cruche)* : Avalez ça !

ROSA : Ce n'est pas la peine, sa présence m'a fait le même effet.

POLTRONINO : Comme ça, vous n'avez pas besoin de la cruche. *(Il la remporte dans la cabane.)*

ROSA : Mais Amoroso, tu ne connais pas encore tout ton bonheur. Tu vas voir ce qui me consolait de ton absence. *(air : c'est un enfant)* Bénini, ici, monsieur... Tu vas voir comme il est gentil et obéissant... venez ici monsieur... venez donc.

(Elle va le prendre par la main)

SCÈNE IX

Les mêmes, Bénini, se débattant

ROSA : Voilà ton fils, mon ami, et toi Bénini, embrasse ton père.

AMOROSO *(prend l'enfant qui se débat et lui donne des coups de pied, il le remet à terre)* : Il est bien gentil ! mon ami aimeras-tu bien ton papa ?

ROSA : Il ne peut pas te répondre... Le ciel en lui accordant tous les dons, l'a privé de la parole.

POLTRONINO : Il ne dira pas de sottises. *(Bénini lui pince les jambes.)* Eh bien qu'est-ce qu'il fait donc, petit drôle.

PÉTRO : Mes enfants, il faut fuir : si le tyran soupçonneux sait que vous êtes ici, il vous fera mettre en prison, et enverra votre fils aux Canaries.

ROSA : Quelle position... Si du moins nous pouvions lui cacher l'enfant.

POLTRONINO : Que faire ! *(on entend une ritournelle.)*

AMOROSO : J'entends du bruit.

ROSA : Ce sont les habitants du village qui viennent célébrer, avec chagrin, l'anniversaire de la naissance du seigneur Poignardini.

AMOROSO : Mais si l'on nous voit, nous sommes perdus.

PÉTRO : Cachez-vous.

AMOROSO : Poltronino, changeons d'habits, sous les tiens, je courrai moins de dangers, et je pourrai me sauver sans être reconnu.

POLTRONINO : Bon pour vous, mais pour moi.

AMOROSO : N'es-tu pas trop heureux de sauver ton maître ?

POLTRONINO : Non, le diable m'emporte !

AMOROSO : Je te forcerai bien à être généreux... Voilà les paysans, entrons vite dans cette chaumière propice et hospitalière.

(Ils entrent tous, excepté Pétro.)

SCÈNE X

Les villageois et les villageoises arrivent en dansant

BALLET, au milieu duquel figure un niais.

SCÈNE XI

Les mêmes, Poignardini, Barbaro

POIGNARIDINI : Que vois-je ! Quoi ! malgré mes ordres, on se permet de rire et de s'amuser dans mes états ! ... Malheureux vassaux, le plaisir est dans vos jambes et le chagrin dans mon cœur.

BARBARO : Si pour vous dissiper, vous partagiez la joie de ces braves gens.

POIGNARIDINI : La danse n'est pas ce que j'aime... mais c'est la fille de l'aveugle.

BARBARO : Je vais la chercher. *(Il entre dans la cabane.)* M.

SCÈNE XII

Les mêmes, Amoroso, portant le tambourin et vêtu des habits de Poltronino, celui-ci ayant les habits de son maître portant la guitare, Barbaro, les amenant ; Rosa et Pétro les suivent.

BARBARO : Seigneur, malgré vos ordres, on soustrayait à nos recherches deux étrangers que je viens de trouver cachés dans cette cabane.

POIGNARIDINI : O fureur ! étrangers qui êtes-vous ?

POLTRONINO : Un troubadour charmant et amoureux qui voyage du matin au soir, de ville en village, et qui chante le vin, l'amour et les belles de nuit... et de jour.

POIGNARIDINI : Vous m'êtes suspect...

POLTRONINO : Eh bien, renvoyez-nous, c'est tout ce que nous demandons.

POIGNARIDINI : Ouin ?... Cet empressement à partir...

POLTRONINO : Prouve que nous voulons nous en aller. Allons, Poltronino ; et filons, puisque notre plaisance déplaît au seigneur Poignardini.

POIGNARIDINI (*avec réflexion*) : Non ! vous resterez, et par vos accents mélodieux, vous allez charmer mon humeur noire ; mais songez que si vous chantez faux, je vous fais jeter dans un cachot.

AMOROSO : Nous sommes perdus.

POLTRONINO (*à part*) : Ah diable ! moi qui ne sait pas chanter.

POIGNARIDINI : Et accompagne-toi de cette guitare.

POLTRONINO (*à part et riant*) : Je n'en ai pincé de ma vie...

POIGNARIDINI : Pince, sans rire... (*à Amoroso*) Et toi, frappe ton tambourin, de toutes tes forces. J'ai besoin de bruit pour m'étourdir.

ROSA (*à Amoroso*) : Tu vas casser la tête à cet enfant.

AMOROSO : Laisse-moi faire... Seigneur... ce tambourin... il est très délicat, et sa peau.

POIGNARIDINI : N'est-ce pas une peau d'âne ?

AMOROSO : D'âne, seigneur, soit ; mais...

POIGNARIDINI : Ce tambourin m'est suspect aussi, qu'on le suspende à cet arbre, et que mes hommes d'arme le prennent pour but, en essayant leurs flèches. (*On veut prendre Bénini*). M.

ROSA (*jette un cri*) : Ah !

AMOROSO : Ce tambour !

POIGNARIDINI : Qu'est-ce ? (*L'enfant crève le tambour et en sort*) O vengeance ! un enfant !

BARBARO : Quand je vous l'avais dit, seigneur : c'est celui de Rosa.

POIGNARIDINI : Suspendez les jeux, les fêtes, qu'on s'assure de tous ces gens-là !

AMOROSO : Mon pauvre maître ! (*Il se sauve, les gardes s'emparent de Poltronino, de Petro et de Rosa.*)

POLTRONINO : Comment, vous me le laissez là !

POIGNARIDINI : Qu'on les enferme dans une tour obscure ; je veux rester seul avec cet enfant et l'interroger moi-même.

(*Les gardes les emmènent tous.*) M.

SCÈNE XII

Poignardini, Bénini

POIGNARIDINI : À cet âge on ne connaît ni la feinte ni le mensonge... Dis-moi, petit, qui est ta mère... hein ? tu ne dis rien ? Eh bien, voyons... qui est ton père ? Eh ? tu ne connais pas ton père ? ... tu dois pourtant en avoir au moins un ? ... Tu te tais, on voit bien que ce n'est pas une fille. Si tu t'obstines à garder le silence, je vais te faire mettre dans une tour, les fers aux pieds et aux mains. Tu seras condamné aux plus rudes travaux ! Tu n'auras ni gâteaux ni confitures... Rien ne fait d'effet, a-t-il du caractère ? son courage est surnaturel : il m'intéresse en sa faveur. Jeune enfant, ta noble résistance me plaît : j'aime mieux ignorer ce que tu ne veux pas me dire ; mais je ne veux pas que tu restes sous mes yeux. Pars à l'instant même... cependant ne part que comblé de mes bienfaits. Tiens voilà une bourse pleine d'or... va t'établir ailleurs... mais je pense que tu as une forêt à traverser, il y a beaucoup de voleurs dans les environs, prends cette arme et sers-t'en avec courage. Adieu (Il lui donne une petite épée qu'il

porte à sa ceinture et sort. L'enfant la prend et sort d'un autre côté) (*Air : Le malheur me rend intrépide.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II

Le théâtre représente une forêt

SCÈNE PREMIÈRE

Bénini

(Il arrive sa bourse et son sabre à la main, il s'assied à terre et se met à compter son argent.)

(Air de Richard. Un bandeau couvre les yeux.)

SCÈNE II

Benini, Brigandos, Faquini

BRIGANDOS (*avançant furtivement*) : Viens, te dis-je, c'est de l'or.

FAQUINI (*tremblant*) : Oui mais cet enfant est armé.

BRIGANDOS : Commençons par lui prendre son arme.

FAQUINI : Je tremble ! ... il est peut-être courageux.

BRIGANDOS : Poltron.

(L'enfant entend du bruit, se lève, serre sa bourse et se met en garde ; il combat contre les voleurs. Faquini reçoit un coup de pied, et s'éloigne en boitant. Brigandos, riant des efforts de l'enfant, pare les coups en reculant ; il rencontre Faquini qui s'accroche à lui, le fait tomber, et tombe par-dessus. L'enfant met le pied sur le ventre de Faquini, et lui pose la pointe de son épée sur le cœur.)

SCÈNE II

Les mêmes, Amoroso, arrivant à la fin du combat.

AMOROSO (*à part*) : Mon fils aux prises avec deux brigands... Il les terrasse. À tout âge il est donc des héros !

FAQUINI : Seigneur enfant, faites-moi grâce de la vie !

(Bénini leur fait signe de se relever.)

AMOROSO : Sa générosité égale son courage ! Viens, mon fils, viens dans mes bras... Et vous, vils brigands...

FAQUINI (*ramassant son arme*) : Plaît-il monsieur ? ...

AMOROSO : Vous qui n'avez pas dédaigné d'attaquer l'innocence et la candeur dans l'âge le plus tendre, tombez aux pieds de votre vainqueur.

BRIGANDOS : Nous sommes si étonnés de sa valeur, que nous jurons de vendre nos jours pour lui.

AMOROSO : Puisque la vertu a l'air d'avoir quelque ascendant sur vos âmes viles et criminelles, je vais vous faire une proposition.

BRIGANDOS : Parle ; nous sommes à toi.

AMOROSO : Il est dans ce pays un tyran.

BRIGANDOS : Nous le connaissons.

AMOROSO : Il retient dans les fers mon épouse légitime.

BRIGANDOS : C'est injuste.

AMOROSO : La mère de mon fils.

BRIGANDOS : Nous comprenons bien.

AMOROSO : Il a fait périr mon oncle à la mode de Bretagne.

BRIGANDOS : Le misérable.

FAQUINI : Et il m'a volé mon héritage.

BRIGANDOS : Il t'a volé ! ... De quoi s'avise-t-il d'aller sur nos brisées ?

FAQUINI : Tout le monde s'en mêle ; aussi les gens du métier n'ont pas de l'eau à boire !

AMOROSO : Ainsi, si vous voulez m'aider à ravoïr ma femme et à faire périr le tyran, je vous retirerai du métier désagréable que vous faites et je vous assurerai à chacun de quoi passer vos jours honnêtement.

BRIGANDOS : Qu'en dis-tu, camarades ?

FAQUINI : J'accepte.

BRIGANDOS : Nous acceptons. Viens avec nous. Je vais faire armer notre bande, et la disposer autour du château. Pour nous, un déguisement servira à nous y introduire. Nous avons heureusement les robes des deux ermites que nous avons tués la semaine dernière ; sous ces saints habits, nous pénétrerons dans le château (*avec force*), et gare au seigneur Poignardini.

FAQUINI (*à Brigandos*) : Voyons, ne te fait donc pas de mal comme ça.

AMOROSO : Eh ! bien, c'est fini, je m'abandonne à vous. O ciel juste ! tu vois les bonnes intentions de ces voleurs, protège l'innocence et la vertu ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV

Le théâtre change et représente une salle gothique.

* *L'orthographe et la syntaxe, ainsi que les expressions de l'édition originale ont été scrupuleusement respectées.*

* *Cependant, on trouvera ci-après une version un peu modernisée (et orthographe corrigée !) qui peut se jouer, avec un certain humour décalé, au second degré.*

(À SUIVRE)

POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
CONNECTER À
www.theatronautes.com

10 pages / 18

LE TYRAN PEU DÉLICAT,
Ou
L'ENFANT DE CINQ ANS MUET ET COURAGEUX,
Mélodrame Burlesque

PERSONNAGES

acteurs.

POIGNARDINI, châtelain d'une contrée d'Italie

M. Brunet.

BARBARO, son confident

M. Lefevre.

AMOROSO, troubadour

M. Cazot.

POLTRONINO, son valet niais

M. Vernet.

PÉTRO, vieillard aveugle

M. Odry.

ROSA, sa fille

Mlle Cuisot.

BENINI, enfant de Rosa

Mlle Laurence.

BRIGANDOS, voleur

M. Fleury.

FAQUINI, voleur poltron

M. Legrand.

Un paysan niais, dansant

M. Becquet.

Deux villageoises dansantes

Mlle Louisa.

Villageois et villageoises.

Mlle Eugénie.

Un garde parlant

M. Georges.

Gardes du Tyran.

Troupe de voleurs.

La scène est dans la châtelainie du seigneur Poignardini.

Les M. signifient : Musique

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une campagne.

SCÈNE PREMIÈRE

Rosa, Bénini, Pétro

(Au lever du rideau, Rosa, assise à la porte de sa cabane, tricote une chaussette. Bénini cueille des fleurs ça et là. Le vieux Pétro dort sur un banc. Musique villageoise.)

ROSA : Tableau ravissant ! L'innocence cueille des coquelicots, la vertu dort, et moi, je tricote !

(Air : au choix du metteur en scène)

(L'enfant fait une couronne et la pose sur le front du vieillard qui se réveille)

PÉTRO *(se réveillant)* : Qui est-ce qui chatouille mon front paternel ?

ROSA *(se levant)* : Mon père, c'est votre petit Bénini que vous ne pouvez pas voir, attendu l'inconvénient que vous avez d'être aveugle. Et qui vous dirait de bien jolies choses, s'il n'avait pas le malheur d'être muet.

PÉTRO *(s'approche d'elle, son bâton à la main)* : Pauvre enfant ! il est privé de la faculté de communiquer ses pensées... s'il en a ! Heureusement qu'il a la ressource des gestes ; et qu'il pourra jouer la pantomime.

ROSA : Que dites-vous, mon père ? Le fils du noble troubadour Amoroso, exercerait une profession mécanique...

PÉTRO : Si son père ne le reconnaît pas.

ROSA : Il le reconnaîtra, quoiqu'il ne l'ait jamais vu

PÉTRO : Ah ! ma fille, lorsqu'il te rencontra dans nos montagnes, il y a cinq ans et neuf mois, occupée à garder tes moutons, tu aurais bien dû te garder toi-même...

ROSA : Il me jura un amour éternel.

PÉTRO : Belle promesse solennelle ! Et il partit en poste !

ROSA : Il m'a laissé un gage de ses serments.

PÉTRO : Oui, ce petit mioche ; malin comme un singe, entêté comme une mule.

ROSA : Comme il ressemble à son père !

PÉTRO : Mais il commence à courir de tous côtés, et si l'on devine sa naissance, voilà ta réputation souillée, perdue, ma fille.

ROSA : Je dirai que c'est un petit orphelin que j'ai pris en sevrage.

PÉTRO : Et ne crains-tu pas que le seigneur Poignardini, le vil tyran de ces contrées qui habite le château fort et qui opprime le faible ! ... Tu sais qu'il daigne t'honorer de son barbare amour ; alors, s'il découvre que tu n'es pas ce qu'il croit, crains...

ROSA : Le seigneur Poignardini est un châtelain comme un autre. À ça près, sinon quelques crimes indispensables dans son état de tyran, on n'a pas grand chose à lui reprocher. Pas grand-chose !...

PÉTRO : Chaque jour, il signale son despotisme par les plus barbares lois. N'a-t-il pas défendu que l'on se permette de rire ou de chanter dans toute l'étendue de ses possessions ?

ROSA : Rire, chanter, s'amuser, on n'en a plus envie depuis qu'il en est le souverain.

PÉTRO : Tais-toi, voilà un de ses agents qui rôde par ici.

ROSA : Comment pouvez-vous le voir puisque vous êtes aveugle, mon père ?

PÉTRO : La nature, toujours juste, en nous privant d'un sens, nous récompensa par la supériorité de l'autre ; je vous flaire de cent pas un honnête homme ou un coquin. Je sens que celui qui s'approche est un scélérat.

ROSA : Je le vois arriver. Il n'en a pourtant pas l'air...

PÉTRO : Fais vite rentrer le petit.

(Rosa fait rentrer l'enfant)

SCÈNE II

Rosa, Pétero, Barbaro

BARBARO : Bonnes gens, qu'est-ce que c'est que ce petit bonhomme qu'on a l'air de vouloir soustraire à ma vue ?

PÉTRO : Seigneur soldat, c'est un petit garçon qu'on a mis en sevrage chez ma fille.

BARBARO : Tu veux m'en imposer, vieil homme ?

PÉTRO : Ah ! pourriez-vous croire qu'un vieillard âgé, qui est sur le bord de sa tombe, voulût souiller ses lèvres d'un mensonge et ternir en un seul instant l'éclat que soixante années de vertus ont imprimé sur ses cheveux blanchis par le temps impitoyable, font la faux...

BARBARO : C'est faux !

PÉTRO : J'en ai donc menti ?

BARBARO : Astucieux vieillard, quoiqu'aveugle je te ferai bien voir...

PÉTRO : Faites-moi ce plaisir-là ; vous me rendrez service. Mais viens, ma fille, rentrons sous notre humble toit de chaume, et souviens-toi qu'en tout état où tu te trouves, les injures des méchants sont la richesse des gens de bien.

BARBARO : Paysan, ton langage est insultant...

PÉTRO : C'est celui d'un homme libre. Il t'étonne, tu es habitué à celui de la flatterie.

BARBARO : Tu le prends sur un ton bien trop haut.

PÉTRO : C'est celui qui convient à l'honnête homme ; je suis sûr de ne pas t'entendre le parler.

SCÈNE III

BARBARO : Vertueux radoteur, sentencieux villageois..., cet enfant mystérieux cache un secret qu'il faut que je découvre. Il intéresse peut-être le seigneur Poignardini, mon maître... Ah ! le voilà justement... Peste ! Qu'il a l'air sombre et agité.

SCÈNE IV

Barbaro, Poignardini

(Poignardini s'avance à pas lents, l'air absorbé : il soupire)

BARBARO : Qu'avez-vous, seigneur ?

POIGNARDINI : Qui se permet de m'interroger ? ... Ah ! c'est toi, Barbaro, digne et fidèle ami d'un maître plus malheureux que coupable, quoique...

BARBARO : Quoique quoi ?

POIGNARDINI : Quoique criminel ! Mon étoile m'a conduit par la main, au bord d'un précipice, et de temps en temps elle me jette dedans...

BARBARO : Eh bien c'est elle qu'il faut accuser.

POIGNARDINI : Cet infortuné Perichichipinchi, que m'avait-il fait pour que je le privasse de ses biens, après l'avoir fait précipiter dans les souterrains de son propre château ? Quelle faute avait-il commise que j'ai oubliée ?

BARBARO : Vous avez donc des remords ?

POIGNARDINI : Si j'en ai... Oui... surtout le matin, avant déjeuner... et la nuit, j'ai du noir dans l'âme ; je crois voir autour de mon lit les ombres des victimes que j'ai immolées à mon ambition.

BARBARO : Illusions ridicules d'un cerveau timoré. C'est un cauchemar.

POIGNARDINI : Parlons de choses plus gaies. L'amour est le baume consolateur des âmes, et je t'avouerai que mon cœur est devenu sensible.

BARBARO : Cela ne peut pas nuire. Eh ! quel est l'objet de votre désir ardent ? ... Sans doute quelque princesse...

POIGNARDINI : Ah ! ouiche, des princesses, parlons-en... mon choix est plus doux, et je me jette dans les bras d'une bergère.

BARBARO : Mais la distance qui vous sépare...

POIGNARDINI : Aucune ; cette femme demeure dans le voisinage, et quand tu sauras que Rosa...

BARBARO : La fille de l'aveugle ?

POIGNARDINI (*ironique*) : Son père ne peut donc pas voir d'un mauvais œil une pareille union.

BARBARO : Croyez-vous qu'elle vous aime ?

POIGNARDINI : Qu'importe ! l'amour est un sentiment vague et indéterminé qui nous rapproche ou nous éloigne plus ou moins d'un objet aimable ou non. Et selon ma position, j'ai des droits ou je n'en ai pas ; mais si elle me résiste, qu'elle tremble !

BARBARO : Vous êtes-vous déclaré ?

POIGNARDINI : Pas encore.

BARBARO : Je connais un obstacle.

POIGNARDINI : Je n'en connus jamais, je n'en connaîtrai jamais. Elle a de la beauté, des vertus...

BARBARO : Et quelque chose en plus.

POIGNARDINI : Quoi donc ?

BARBARO : Un enfant.

POIGNARDINI : Un enfant !

BARBARO : Mâle.

POIGNARDINI (*bondissant*) : Malheur au téméraire qui s'en est approché ! L'inconnu, si tu me trompes, le feu, le fer, le poison, une prison perpétuelle, seront le moindre des châtements que tu dois attendre de ma vengeance.

BARBARO : Seigneur, je vous jure, foi de scélérat subalterne...

POIGNARDINI : Tais-toi. Holà, gardes !

SCÈNE V

Les mêmes, gardes

UN CHEF : Que désirez-vous, seigneur ?

POIGNARDINI : Écoutez les ordres que je vais vous donner. Publiez à son de trompe, que toutes les femmes, veuves et filles, qui ont des enfants, aient à se présenter aujourd'hui devant moi. Ainsi que les enfants trouvés... les enfants sans père ni mère, jouant dans les rues, de quelque âge qu'ils soient. Ils seront arrêtés comme vagabonds, enregistrés, numérotés et envoyés dans un esquif aux îles Canaries.

(Les soldats sortent d'un côté, Poignardini et Barbaro de l'autre)

SCÈNE VI

Amoroso, portant une guitare, Poltronino, avec un grand tambourin sur son dos.

POLTRONINO (*passant à la droite de son maître*) : Seigneur Amoroso, que venons-nous faire dans ce canton, dont on dit que le châtelain exerce un pouvoir despotique ? ... On assure que les femmes y sont encore soumises au droit du seigneur, et que les hommes y sont des serfs... c'est fièrement biscornu et rétrograde.

AMOROSO : Ah ! mon cher Poltronino, que je revois avec volupté ces lieux, où j'ai connu l'amour et la belle Rosa !

POLTRONINO : Moi, je n'y connais que la peur.

(Il pose son tambourin auprès de la cabane)

AMOROSO : Qu'as-tu à trembler, poltron éternel ?

POLTRONINO : Mon caractère n'est pas d'être brave... on ne se fait pas soi-même. D'ailleurs, si vous aviez entendu tout ce que l'on dit du seigneur Poignardini !

AMOROSO : Laisse-moi donc tranquille avec ton Poignardini, je ne pense qu'à ma Rosa, cette modeste et naïve villageoise, que j'ai eu le bonheur d'aimer, le malheur de séduire ; et qui peut-être a sur les bras un fruit de mon amour clandestin.

POLTRONINO : Quoi ! monsieur, vous n'auriez pas payé les mois de nourrice ?

AMOROSO : Je fus proscrit, exilé, ma tête fut mise à prix par cet affreux Poignardini, qui avait dépouillé mon oncle de ses biens, qui m'avait ravi mon héritage. Il m'a fallu fuir pour sauver ma vie, mais je reviens chercher celle qui m'est plus chère que la vie. Je désire l'épouser... si toutefois je la retrouve.

POLTRONINO : Et si vous ne la retrouvez pas ?

AMOROSO : Alors il sera difficile de réparer ma faute... Tiens, un homme sort de cette chaumière, je vais l'interroger.

SCÈNE VII

Péto, Poltronino, Amoroso

POLTRONINO (*recevant un coup de canne dans les jambes*) : Hé ! bonhomme, prenez donc garde à ce que vous faites ; est-ce que vous ne voyez donc pas devant vous ?

PÉTRO : Non, seigneur, je suis privé de la clarté des cieus.

POLTRONINO : Ah ! vous êtes aveugle !... Et comment cela vous est-il arrivé ?

PÉTRO : En perdant la vue.

POLTRONINO : Je m'en serais douté, mais encore ?

PÉTRO : C'est la lumière du soleil qui m'usa peu à peu les yeux. Mais en échange, Dieu renforça mon ouïe et mon odorat.

AMOROSO : Vieillard, tu m'intéresses. (*Il passe entre les deux acteurs, et offre de l'argent à Péto.*)
Tiens.

PÉTRO (*prenant l'argent*) : Apprends, jeune étranger, que je ne demande pas l'aumône ; je suis pauvre de biens, mais riche en vertus. (*Il serre l'argent.*)

POLTRONINO (*au public*) : Il met tout de même l'argent dans sa poche.

PÉTRO : Cependant ce que tu m'as offert ne sera pas perdu.

POLTRONINO (*goguenard*) : Pardine ! il la bien serré.

PÉTRO : Que viens-tu faire, jeune et malheureux étranger, dans ce pays, dont une loi barbare interdit l'entrée, sous peine de mort, à quiconque à l'audace d'y pénétrer ?

AMOROSO : Que dis-tu, vieillard ? Ce pays serait-il dirigé par un barbare, un despote, un perscuteur ?

POLTRONINO : Ah ! mon cher maître, voyez si j'avais raison d'avoir peur ! Où nous sommes-nous fourrés ? ... Dans la gueule du loup ! Mon Dieu qu'ai-je fait pour mériter cela. Mon maître, sauvons-nous, s'il en est encore temps.

PÉTRO : Impossible... Des sentinelles veillent jour et nuit aux frontières de cette châtelierie. Ils ont ordre d'arrêter tout étranger qui voudrait en sortir.

POLTRONINO : Il vaudrait bien mieux les empêcher d'entrer. Et qu'en font-ils de ces pauvres gens ?

PÉTRO : Mieux vaut ne pas le savoir.

AMOROSO : Nous ne nous laisserons pas impressionner. Je vendrai cher ma vie et ma liberté.

SCÈNE VIII

Rosa, Pétro, Amoroso, Poltronino

ROSA : Mon père, je viens te dire... Oh ! ciel !

(*Elle tombe dans les bras de Pétro*)

POLTRONINO : Vite un verre d'eau. (*Il court à la maison*)

AMOROSO : Que vois-je ? ... Rosa... quel coup du sort et du hasard... Ma promise, mon épouse !

PÉTRO : Par tous les sains, le séducteur de ma fille.

ROSA : Le père de mon enfant.

AMOROSO (*s'avançant*) : Reviens à toi, c'est ton amant, ton époux que le ciel te ramène.

(*Il lui tapote la main, puis lui caresse la joue*)

ROSA : Ah ! cruel, que tu m'as fait du mal !

PÉTRO : Jeune homme, viens-tu ici réparer tes erreurs ?

AMOROSO : Oui ! tel est mon seul objectif. Je le jure sur l'honneur.

POLTRONINO (*apportant une cruche*) : Avalez ça !

ROSA : Ce n'est pas la peine, sa présence m'a fait le même effet.

POLTRONINO (*gobant le verre*) : Ainsi, vous n'avez pas besoin de la cruche. (*Il la remporte dans la cabane.*)

ROSA : Mais Amoroso, tu ne connais pas encore tout ton bonheur. Tu vas voir ce qui me consolait de ton absence. (*air : c'est un enfant*)

Bénini, ici, monsieur... (*À Amoroso*) Tu vas voir comme il est gentil et obéissant... (*À l'enfant*) venez ici monsieur... venez donc, n'ayez pas peur, c'est un bonheur qui vient à nous.

(*Elle va prendre le garçon par la main*)

SCÈNE IX

Les mêmes, Bénini se débattant

ROSA : Voilà ton fils, Amoroso, mon ami ; et toi Bénini, je te présente ton père. Embrasse-le, embrassez-vous.

AMOROSO (*prend l'enfant qui se débat et lui donne des coups de pied, il le remet à terre*) : Il est bien gentil ! mon ami aimeras-tu bien ton papa ?

ROSA : Il ne peut pas te répondre... Le ciel en lui accordant tous les dons, l'a privé de la parole.

POLTRONINO : Il ne dirait pas de sottises, comme tous les gosses. (*Bénini lui pince les jambes.*) Eh bien qu'est-ce qu'il fait donc, ce petit drôle.

PÉTRO : Mes enfants, il faut fuir : si le tyran soupçonneux sait que vous êtes ici, il vous fera mettre en prison, et enverra votre fils aux Îles Canaries.

ROSA : Quelle situation périlleuse... Si du moins nous pouvions lui cacher l'enfant.

POLTRONINO : Que faire, que faire, mon Dieu ! (*On entend une ritournelle.*)

AMOROSO : J'entends du bruit.

ROSA : Ce sont les habitants du village qui viennent célébrer, avec chagrin, l'anniversaire de la naissance du seigneur Poignardini.

AMOROSO : Mais si l'on nous voit, nous sommes perdus.

PÉTRO : Cachez-vous.

AMOROSO : Poltronino, changeons d'habits, sous les tiens, je courrai moins de dangers, et je pourrai me sauver sans être reconnu.

POLTRONINO : Bon pour vous, peut-être, mais moi, sous vos habits, je prends tous les risques !

AMOROSO : N'es-tu pas trop heureux de sauver ton maître ?

POLTRONINO : Non, le diable m'emporte ! ... Certes, je serais enchanté de vous sauver, mais désespère de me perdre par la même occasion car je n'aurai plus le plaisir de vous servir. Mes habits ne sont pas une cuirasse, ils ne vous protégeront pas mieux que les miens.

AMOROSO : Je te forcerai bien à être généreux... Voilà les paysans, entrons vite dans cette chaumière propice et hospitalière.

(Ils entrent tous, excepté Pédro)

SCÈNE X

**Les villageois et les villageoises arrivent en dansant
BALLET, au milieu duquel figure un niais.**

SCÈNE XI

Les mêmes qu'à la scène IX, Poignardini, Barbaro

POIGNARIDINI : Que vois-je ! Quoi ! malgré mes ordres, on se permet de rire et de s'amuser dans mes états ! ... Malheureux vassaux, le plaisir est dans vos jambes et le chagrin dans mon cœur.

BARBARO : Si pour vous détendre, vous partagiez la joie de ces braves gens.

POIGNARIDINI : Que me proposes-tu là ? De jouer les pantins ? Pour qui me prends-tu ? La danse n'est pas ce qui me ravit le plus au monde ... Mais que vois-je ? C'est la fille de l'aveugle qui s'éclipse là-bas ?

BARBARO : Ne bougez pas, mon maître, Je vais vous la chercher.

(Il entre dans la cabane.)

SCÈNE XII

Les mêmes, Amoroso, portant le tambourin et vêtu des habits de Poltronino, celui-ci ayant les habits de son maître portant la guitare, Barbaro, les amenant ; Rosa et Pétro les suivent.

BARBARO : Seigneur, malgré vos ordres, on soustrayait à nos recherches deux étrangers que je viens de trouver cachés dans cette cabane.

POIGNARIDINI : O fureur ! Étrangers maudits qui êtes-vous pour vous introduire impunément sur mes terres ? Vous ignorez sans doute les châtimements que je réserve aux envahisseurs !

POLTRONINO : Je ne suis qu'un trou... *(Il s'angoisse)*, un troubadour charmant et amoureux qui voyage du matin au soir, de ville en village, et qui chante le vin, l'amour et les belles de nuit... et les belles de jour.

POIGNARIDINI : Tout saltimbanque, tout amuseur de foire m'est suspect...

POLTRONINO : Eh bien, renvoyez-nous au plus tôt, c'est tout ce que nous demandons. Nous ne voulons en aucune façon troubler votre quiétude ni les gens de ce pays.

POIGNARIDINI : Ouin ? ... Cet empressement à partir... C'est encore plus louche.

POLTRONINO : Preuve que nous voulons nous en aller sans bruit ni fracas. Allons, Poltronino, détourne-toi et filons, puisque notre plaisance, nos amuseries déplaisent au seigneur Poignardini. Pardonnez-nous de vous avoir importuné.

POIGNARIDINI *(avec réflexion)* : Non ! vous resterez, et par vos accents mélodieux, vous allez essayer de charmer mon humeur noire ; mais songez que si vous chantez faux, je vous fais jeter dans un cachot.

AMOROSO : Nous sommes perdus.

POLTRONINO *(à part)* : Ah diable ! moi qui ne sait pas chanter.

POIGNARIDINI : Et accompagne-toi de cette guitare.

POLTRONINO *(à part et riant)* : Je n'en ai pincé de ma vie...

POIGNARIDINI : Pince, sans rire... *(à Amoroso)* Et toi, frappe ton tambourin, de toutes tes forces. J'ai besoin de bruit pour m'étourdir.

ROSA *(à Amoroso)* : Tu vas casser la tête à cet enfant.

AMOROSO : Laisse-moi faire... *(À Poignardini)* Seigneur... il faut que je vous dise : ce tambourin... il est très délicat, et sa peau sensible ne supporte que les caresses.

POIGNARIDINI : N'est-ce pas une peau d'âne ?

AMOROSO : D'âne, seigneur, soit ; mais...

POIGNARIDINI : Ce tambourin m'est suspect aussi, qu'on le suspende à cet arbre, et que mes hommes d'arme le prennent pour cible, en essayant leurs flèches.

(On veut prendre Bénini)

ROSA *(jette un cri)* : Ah ! Non je vous en supplie, n'y touchez pas !

AMOROSO : Ce tambour est précieux, c'est une relique...

POIGNARIDINI : Qu'est-ce à dire ? *(L'enfant crève le tambour et en sort)* O vengeance ! un enfant !

BARBARO : Quand je vous l'avais dit, seigneur : c'est celui de Rosa.

POIGNARIDINI *(hurle)* : Suspendez les jeux, arrêtez les fêtes, qu'on s'assure de tous ces gens-là ! Qu'aucun ne s'échappe !

AMOROSO : Mon pauvre maître !

(Il se sauve, les gardes s'emparent de Poltronino, de Petro et de Rosa)

POLTRONINO : Comment, vous me le laissez là !

POIGNARIDINI : Qu'on les enferme dans une tour obscure ; je veux rester seul avec cet enfant et l'interroger moi-même.

(Les gardes les emmènent tous.)

SCÈNE XII

Poignardini, Bénini

POIGNARIDINI *(fait approcher Bénini)* : À cet âge on ne connaît ni la feinte ni le mensonge... Dis-moi, petit, qui est ta mère... hein ? Qui est ta mère ? ... tu ne dis rien ? Eh bien, voyons... qui est ton père ? Eh ? tu ne connais pas ton père ? ... Tu dois pourtant en avoir au moins un, n'est-ce pas ? ... Tu te tais, on voit bien que ce n'est pas une fille. Si tu t'obstines à garder le silence, je vais te faire mettre dans une tour, les fers aux pieds et aux mains. Tu seras condamné aux plus rudes travaux ! Tu n'auras ni gâteaux ni confitures...

(Poignardini se redresse, fronce les sourcils. Il scrute le gamin)

Rien ne fait d'effet sur lui. En a-t-il du caractère ? Étrange enfant. Son courage est surnaturel : il m'intéresse en sa faveur. Jeune enfant, ta noble résistance me plaît : j'aime mieux ignorer ce que tu ne veux pas me dire ; mais je ne veux pas que tu restes sous mes yeux. Va-t-en à l'instant même... Cependant ne part que comblé de mes bienfaits. Tiens voilà une bourse pleine d'or... Va t'établir ailleurs... Mais je pense que tu as une forêt à traverser, il y a beaucoup de voleurs dans les environs, prends cette arme et sers-t-en avec courage. Adieu *(Il lui donne une petite épée qu'il porte à sa ceinture et sort. L'enfant la prend et sort d'un autre côté)*

Fin du premier Acte.

ACTE II

Le théâtre représente une forêt

SCÈNE PREMIÈRE

Bénini

(Il arrive sa bourse et son sabre à la main, il s'assied à terre et se met à compter son argent.)

SCÈNE II

Benini, Brigandos, Faquini

BRIGANDOS *(avançant furtivement)* : Viens, te dis-je, c'est de l'or.

FAQUINI *(tremblant)* : Oui mais cet enfant est armé.

BRIGANDOS : Commençons par lui prendre son arme.

FAQUINI : Je tremble ! ... il est peut-être courageux.

BRIGANDOS : Poltron.

(L'enfant entend du bruit, se lève, serre sa bourse et se met en garde ; il combat contre les voleurs. Faquini reçoit un coup de pied, et s'éloigne en boitant. Brigandos, riant des efforts de l'enfant, pare les coups en reculant ; il rencontre Faquini qui s'accroche à lui, le fait tomber, et tombe par-dessus. L'enfant met le pied sur le ventre de Faquini, et lui pose la pointe de son épée sur le cœur)

SCÈNE III

Les mêmes, Amoroso, arrivant à la fin du combat.

AMOROSO (*à part*) : Mon fils aux prises avec deux brigands... Il les terrasse. À tout âge il existe donc des héros !

FAQUINI : Seigneur enfant, faites-moi grâce de la vie !

(Bénini leur fait signe de se relever)

AMOROSO : Sa générosité égale son courage ! Viens, mon fils, viens dans mes bras... Et vous, vils brigands...

FAQUINI (*ramassant son arme*) : Plaît-il môssieu ? ...

AMOROSO : Vous qui n'avez pas dédaigné d'attaquer l'innocence et la candeur dans l'âge le plus tendre, tombez aux pieds de votre vainqueur.

BRIGANDOS : Nous sommes si étonnés de sa valeur, que nous jurons de vendre nos jours pour lui.

AMOROSO : Puisque la vertu a l'air d'avoir quelque ascendant sur vos âmes viles et criminelles, je vais vous faire une proposition.

BRIGANDOS : Parle ; nous sommes à toi.

AMOROSO : Il est dans ce pays un tyran.

BRIGANDOS : Ça commence mal. Hélas, nous le connaissons.

AMOROSO : Il retient dans les fers mon épouse légitime.

BRIGANDOS : C'est injuste.

AMOROSO : La mère de mon fils.

BRIGANDOS : Nous comprenons bien : mais qu'y pouvons-nous ?

AMOROSO : Il a fait périr mon oncle à la mode de Bretagne.

BRIGANDOS : Le misérable. Que ne l'avez-vous occis par vengeance.

FAQUINI : Et il m'a volé mon héritage.

BRIGANDOS : Il t'a volé ! ... De quoi s'avise-t-il d'aller sur nos brisées ?

FAQUINI : Tout le monde s'en mêle ; aussi les gens du métier n'ont pas même de l'eau à boire et de quoi survivre !

AMOROSO : Ainsi, si vous vouliez m'aider à récupérer ma femme et à faire périr le tyran, je vous retirerais du métier désagréable que vous exercez et je vous assurerai à chacun de quoi passer vos jours honnêtement.

BRIGANDOS : Qu'en dis-tu, camarades ?

FAQUINI : Faut voir.

BRIGANDOS : Moi, c'que j'en dis, c'est que c'est pas vraiment nos oignons.

FAQUINI : J'allais le dire.

BRIGANDOS : Et qu'il faudrait que nous soyons intéressés aux dividendes.

FAQUINI : C'est un fait. Et dans ce cas, je peux accepter.

BRIGANDOS : Je me rallie à mon compère : dans cette éventualité, nous acceptons. Viens avec nous. Je vais faire armer notre bande, si tu prends en charge les subsides.

FAQUINI : Les moyens financiers, en quelque sorte pour disposer nos hommes autour du château.

BRIGANDOS : Pour nous, un déguisement servira à nous y introduire. Nous avons heureusement les robes des deux ermites que nous avons tués la semaine dernière ; sous ces saints habits, nous pénétrerons dans le château ensemble (*avec force*), et gare au seigneur Poignardini.

FAQUINI (*à Brigandos*) : Voyons, ne te fait donc pas de mal comme ça.

AMOROSO : Eh ! bien, c'est fini, je m'abandonne à vous. O ciel juste ! tu vois les bonnes intentions de ces voleurs, protège l'innocence et la vertu ! (*Ils sortent*)

(À SUIVRE)



POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
CONNECTER À
www.theatronautes.com

10 pages / 18